2023-01-24 Le Temps

Tony Attwood: «La ségrégation des autistes est un échec collectif»

EDUCATION

ABONNÉ

Spécialiste mondial de l'autisme, le psychologue britannique livre un plaidoyer pour davantage d'inclusion des enfants atteints de ce trouble dans le cadre scolaire et dans la société en général

©

Mark Henley

Sylvia Revello

Publié lundi 23 janvier 2023 à 17:03
Modifié lundi 23 janvier 2023 à 19:08

Spécialiste mondial de l'autisme, le psychologue britannique Tony Attwood était de passage à Genève la semaine dernière pour donner une conférence organisée par l'association Autisme Genève, qui milite pour une meilleure inclusion des personnes concernées dans la société. Alors que le scandale des maltraitances au foyer de Mancy a mis en lumière la nécessité de comprendre et de connaître ce trouble neurodéveloppemental pour pouvoir assurer une prise en charge adéquate, Tony Attwood livre les clés d'une inclusion réussie des enfants autistes dans le cadre scolaire. Pour celui qui a obtenu un doctorat à l'Université de Londres et multiplie, depuis, les ouvrages de référence sur la question, la Suisse a encore du chemin à faire.

Le Temps: Quelles sont les particularités de l'autisme et combien de personnes sont concernées?

Tony Attwood: L'autisme est un spectre assez large qui présente néanmoins plusieurs caractéristiques communes: une difficulté à comprendre les autres, les conventions sociales, les relations en général. En principe, un enfant ordinaire n'a pas besoin d'apprendre à se faire des amis ou à déceler les émotions sur un visage. Un

jeune autiste oui. Parmi les autres traits distinctifs, on constate également une hyper ou une hyposensibilité à l'environnement, la lumière, les sons, mais aussi un intérêt particulier, une fascination pour certaines thématiques ou encore une peur du changement. Selon les dernières études, un enfant sur 44 présente un trouble autistique, selon une proportion de deux hommes pour une femme, soit près de 2% de la population. Certaines personnes concernées sont très faciles à identifier, d'autres passent inaperçues parce qu'elles intellectualisent les compétences sociales de manière à les imiter et à passer inaperçues. Or, ce camouflage est très fatigant à la longue.

Compte tenu de votre très longue expérience, comment avez-vous vu la perception de l'autisme évoluer?

Dans les années 1960-1970, l'autisme était assimilé à la psychose ou à la schizophrénie. On le considérait comme le résultat d'un manque d'amour de la part de mères qui n'arrivaient pas à nouer un lien avec leur enfant. Dans certains pays, c'est toujours le cas. On sait aujourd'hui qu'il s'agit d'un désordre neurodéveloppemental mais le champ de recherche reste vaste. Il y a un immense travail d'éducation à faire au sein de la société.

Que doit faire l'école pour inclure les enfants concernés par un trouble autistique?

Comme chaque enfant, un jeune autiste a des forces et des faiblesses. Le prérequis de base est simple: il faut dissocier l'autisme de la compétence. Le trouble rend le jeune différent mais pas inapte. Comme il y a des enfants aveugles ou d'autres qui ont besoin de lunettes, les autistes doivent bénéficier de certains aménagements. Cela suppose une solide formation des enseignants qui doivent adapter leurs méthodes d'apprentissage en

fonction des profils. Certains enfants autistes apprennent en regardant, sans forcément parler, d'autres en lisant ou en écrivant. Au-delà des enseignants, toutes les personnes travaillant en milieu scolaire devraient être formées également. La clé, c'est d'intégrer ces enfants qu'on ne comprend pas et non d'en avoir peur.

Lire aussi: Handicap: Genève contrôlera enfin mieux ses foyers

Concrètement, à quoi ressemble cette école inclusive?
La majorité des élèves autistes peuvent être intégrés dans les écoles régulières de leur quartier, moyennant un soutien en classe ordinaire, par exemple un auxiliaire qui encourage notamment la socialisation. Pour ceux qui doivent être regroupés au sein d'une même classe, on peut imaginer qu'ils suivent les cours de musique, sport ou dessin, aux côtés des autres élèves qui ont également des choses à apprendre d'eux. Il s'agit de la meilleure solution tant pour eux que pour la société. Si on ne le fait pas, on isole les autistes qui resteront toujours en marge et finiront par être des citoyens de seconde zone. En somme, c'est un investissement qui, à long terme, coûtera moins cher. La ségrégation constitue un échec collectif. Cela étant, une petite minorité d'autistes devront effectivement bénéficier d'un cadre scolaire spécifique. On parle ici de jeunes qui éprouvent de grandes difficultés à parler et qui ne communiquent par exemple que par le biais de pictogrammes.

Quelle place l'école doit-elle donner aux parents?
La collaboration est essentielle. L'école doit comprendre que les parents ne sont pas des ennemis, ils font partie de l'équipe et connaissent souvent très bien les besoins de leur enfant. Il est déjà difficile d'avoir un enfant autiste, mais sans soutien des institutions, c'est la double peine.

Les maltraitances qui ont eu lieu au foyer de Mancy ne sont pas uniques. Comment expliquer de telles dérives?
Si le personnel n'est pas suffisamment formé, si l'environnement n'est pas sécurisé, si le système tourne en vase clos sans remise en question, s'il n'y a pas de capitaine à bord, alors tous les ingrédients sont réunis pour mener à des tragédies. Ce genre de scandales doit servir d'électrochoc pour réaliser l'urgence de mieux comprendre et accompagner ces jeunes.

Lire aussi: Scandale de Mancy: au Département de l'instruction publique, la peur empêche l'information de remonter

Un enfant atteint d'un trouble très lourd peut parfois être difficile à gérer. Comment désamorcer les crises?
Lorsqu'ils sont confrontés à un haut niveau d'anxiété ou de frustration, les enfants autistes peuvent se montrer agités ou agressifs parce qu'ils ne trouvent pas d'autres moyens pour exprimer leurs émotions. Face à eux, le personnel éducatif doit rester calme et tenter d'analyser les causes de cette crise sans entrer dans un rapport de force stérile. Bien souvent, l'agitation est un cri d'alarme. Ne pas l'entendre ou y répondre par la force peut aggraver les choses. Quand une personne autiste est dans l'émotionnel, il n'y a plus de logique, voilà pourquoi la menace de punition est inutile. On ne va pas exiger d'un enfant en chaise roulante qu'il se mette à courir. C'est pareil avec un enfant autiste à qui l'on demande de se calmer. Il faut trouver ce qui apaise la personne et canalise son anxiété, que ce soit une activité intellectuelle ou physique. J'ai le souvenir d'un enfant de 6 ans, passionné par les chiffres, qui était souvent très agité, sans pouvoir expliquer pourquoi. Je lui ai proposé de se concentrer sur une tâche

simple qu'il appréciait: compter à rebours depuis 100. Cela peut paraître futile mais ça a marché.

Lire aussi: «Pour les éducateurs, Mancy était leur château. Les enfants devaient leur obéir»

Comment jugez-vous la politique de la Suisse vis-à-vis des personnes autistes ?

D'après les discussions que j'ai pu avoir avec des parents concernés, la Suisse est très en retard par rapport à d'autres pays comme la Norvège ou la Suède qui font figure de modèles. Cela tient sans doute à son esprit conservateur, relativement réfractaire au changement. Or, ne pas inclure les jeunes autistes revient à repousser un problème qu'il faudra bien finir par empoigner.